



JUAN F. THOMPSON

FILS DE GONZO



LE LIVRE

Inventeur d'un genre littéraire, le gonzo, Hunter S. Thompson était le *wild man* de la presse américaine, mais aussi et surtout l'un des grands auteurs du xx^e siècle. Il se mettait en scène comme élément principal de ses reportages, écrivait sur les gangs de motards et la contre-culture des années 1960, sur les élections présidentielles et les drogues psychédéliques. Et vivait une vie sulfureuse animée par un cocktail d'alcool et de cocaïne... jusqu'à son suicide, en 2005.

Dans *Fils de gonzo*, Juan F. Thompson raconte l'histoire de ce père pas comme les autres et se confie sur son enfance, forcément compliquée quand on est élevé par l'auteur génial mais fou de *Las Vegas parano*.

<http://www.editions-globe.com/fils-de-gonzo/>

L'AUTEUR

Juan F. Thompson est né en 1964 du côté de San Francisco, en Californie, et a grandi à Woody Creek, Colorado. Il vit à Denver avec sa femme, Jennifer, et leur fils, Will.

<http://www.editions-globe.com/thompson-juan-f/>

Juan F. Thompson

Fils de gonzo

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Ma plus profonde reconnaissance à ma femme, Jennifer Winkel
Thompson, et à Deb Fuller, qui l'une et l'autre m'ont montré
le langage caché de l'amour de mon père. Ça a tout changé.*

*À mon fils, Will, que j'aime de tout mon cœur
depuis l'instant où il est né et que j'aimerai toujours,
sans condition ni limites.*

PARDONNER À NOS PÈRES

Dick Lourie

Pour M. K.

peut-être dans un rêve : il est à ta merci
tu lui forces la main mais tu n'es pas sûr que c'est lui
qui a volé ton argent tu te sens plus calme
et tu décides de le relâcher

ou alors c'est lui (comme dans un de mes rêves)
que je dois sortir de l'eau mais je ne l'ai
jamais su ou ne l'aurais pas fait jusqu'à ce que
je voie la pièce de théâtre de rue de si près que je suis
passé à l'action comme jamais je ne l'avais fait

peut-être pour nous avoir laissés trop souvent ou
pour toujours quand on était petits peut-être
pour nous avoir effrayés avec sa rage inattendue
ou nous avoir intimidés parce que apparemment
il n'y avait là pas la moindre rage

pour avoir épousé ou ne pas avoir épousé nos mères
pour avoir divorcé ou ne pas avoir divorcé de nos mères
et devons-nous leur pardonner leurs excès
ou leur chaleur ou leur froideur devons-nous leur pardonner

pour avoir poussé ou s'être appuyés pour avoir fermé les portes
pour avoir parlé uniquement à travers des couches de vêtements
ou ne jamais avoir parlé ou ne jamais avoir été silencieux

à notre âge ou au leur ou à leur mort
en le leur disant ou en ne le leur disant pas –
si nous pardonnons à nos pères ce qui reste

PRÉFACE

Ceci est un mémoire, pas une biographie, un mémoire éminemment subjectif et peu fiable, traitant de la façon dont mon père et moi avons appris à nous connaître en l'espace de quarante et un ans, jusqu'à son suicide en 2005. Il est plein d'exagérations, d'inexactitudes, de souvenirs erronés, de faux-fuyants, d'omissions et d'élisions. Il recèle aussi une profonde vérité à propos de mon père et moi, plus de vrai que de faux, je pense.

Si je vous induis en erreur, toutefois, c'est avant tout moi que je dupe. Je n'ai que des souvenirs à ma disposition, or la mémoire nous joue des tours : elle peut être défaillante, infidèle. Traître, sournoise. La mémoire n'est pas objective. Ce n'est pas un outil d'enregistrement impartial, mais plutôt une matière sélective, changeante et peu fiable, qui se modifie et se réécrit constamment au gré de nos besoins et de nos désirs. Et cependant, nos vies et nos identités sont largement construites sur la base de nos souvenirs, et implicitement nous faisons confiance à ces derniers afin de pouvoir tirer des conclusions sur nos vies et sur les gens qui les peuplent. Alors nous faisons de notre mieux, tout en sachant que nous nous leurrons souvent. Nous allons de l'avant malgré cela. Je vais de l'avant malgré cela. Telles sont les histoires que je me raconte.

Hunter S. Thompson était un homme complexe, bien trop complexe pour que je le connaisse ou le comprenne complètement. Il était célèbre, presque adulé dans certains cercles, inconnu dans d'autres, brillant, c'était un grand maître de la chose écrite, un des grands auteurs du xx^e siècle. C'était aussi un alcoolique et un toxicomane, un homme extravagant, furieux, passionné, parfois dangereux, charismatique, imprévisible, irresponsable, idéaliste, sensible, animé d'un sens de la justice profondément ancré en lui. Mais ce qui importe davantage pour moi, c'est qu'il était mon père et que j'étais son fils. Et aucun fils ne peut échapper à ce qu'implique cette relation. Bons ou mauvais, faibles ou forts, vivants ou morts, proches ou distants, nos pères sont avec nous. Ce livre raconte comment mon père et moi nous sommes beaucoup éloignés l'un de l'autre et, en l'espace de vingt-cinq ans, avons réussi à nous retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

MON PÈRE EN JEUNE HOMME

*« Juste un péquenaud futé » – L'armée de l'air
ou la prison – La vie d'écrivain : New York,
San Francisco, Big Sur, Aspen – Fiesta avec Ken
Kesey et le gang de motards des Hells Angels
– Du foie d'élan dans une cabane non chauffée*

Toute histoire a besoin d'un point de départ. Dans celle-ci, le point de départ est l'enfance de mon père car, comme tout le monde, il était dans une certaine mesure le résultat de l'éducation qu'il avait reçue. Les éléments biographiques très brefs qui suivent visent à fournir quelques points de repère à ceux qui n'ont jamais entendu parler de lui et à poser quelques jalons essentiels concernant son enfance, sa jeunesse et sa vie de jeune homme, juste avant et juste après ma naissance en 1964.

Hunter est né et a grandi à Louisville, dans le Kentucky. Sa famille était établie là depuis plusieurs générations, et on trouve des noms comme Semeranis Lawless et America Hook dans l'arbre généalogique des Thompson. Il disait parfois être « juste un péquenaud futé ». Il est né en 1937 ; ses deux frères, Davison et Jims étaient plus jeunes que lui. Son père vendait des assurances et sa mère était femme au foyer, jusqu'à ce que la mort brutale de son mari, alors que Hunter était encore adolescent, l'oblige à prendre un emploi. Hunter est allé à l'école publique, il

lisait constamment, fréquentait les vieilles familles fortunées de Louisville, et a eu des résultats très moyens au lycée, non parce qu'il n'était pas doué, mais parce qu'il s'ennuyait et avait du mal à supporter l'autorité. Il avait l'art de s'attirer des ennuis, tant et si bien que, à dix-sept ans, il a passé trente jours à la maison d'arrêt du comté, après avoir été accusé, de manière discutable, d'un vol mineur. Il aurait dû y rester soixante jours, mais le juge lui a proposé de réduire sa peine s'il acceptait d'intégrer l'armée de l'air.

Il s'est donc enrôlé et a suivi une formation pour devenir technicien radio. Il détestait absolument tout ce qui concernait l'armée, et il aurait probablement passé quatre ans en cellule d'isolement pour insubordination chronique s'il n'avait pas réussi, moyennant quelques mensonges, à trouver un poste de rédacteur sportif pour *The Command Courier*, le journal de la base. Voilà qui changea tout. Il avait ses propres horaires (se réveillait tard, travaillait tard), allait et venait à sa guise, plaçait des articles en tant que journaliste free-lance dans un journal civil local alors qu'il n'en avait pas le droit, et écrivait des articles flatteurs, voire exagérément dithyrambiques, sur les équipes sportives de la base. Cela lui attira les faveurs du commandant, qui l'exempta des obligations auxquelles était normalement soumis tout soldat de l'armée de l'air et le protégea des sempiternelles plaintes des autres officiers. C'est ainsi qu'il survécut trois ans dans l'Air Force, qu'il fut libéré des obligations militaires de manière anticipée, avec les honneurs et riche d'une solide expérience journalistique. Il avait découvert également qu'il voulait être écrivain, et un bon écrivain. Non pas journaliste mais romancier, comme Hemingway ou Fitzgerald.

Hunter avait la ferme intention, sitôt libéré de l'armée, de faire des études de journalisme. Mais, chemin faisant, ce projet devint moins impérieux et il n'alla jamais à l'université,

hormis pour suivre quelques cours à Columbia, en 1959. Il m'a confié bien plus tard que, pour devenir un grand écrivain, il avait besoin d'écrire, non de suivre des cours. Lorsque j'ai décroché mon diplôme universitaire, il m'a affirmé que le seul intérêt des études était de disposer de quatre années pour lire.

Après l'armée, il a brièvement enchaîné deux boulots dans des rédactions sur la côte Est, dont un poste de grouillot à *Time Magazine*. Dans les deux cas, il s'est fait virer ou a démissionné, ce qui lui a permis de comprendre qu'il ne serait jamais capable de travailler dans un bureau pour un patron, que cela n'était pas compatible avec son mode de fonctionnement. Il s'est vite rendu compte que le statut de journaliste salarié ne lui permettrait pas d'être le type d'écrivain qu'il voulait devenir. Il s'est donc lancé en tant que journaliste free-lance, à des tarifs lui permettant à peine de survivre mais lui garantissant la liberté de travailler comme il l'entendait.

Non qu'il fût fainéant. Il a travaillé dur sur son premier roman, *Prince Jellyfish* (jamais publié), il n'était avare ni de son temps ni de son énergie pour rédiger ses articles et entretenait une correspondance abondante avec des amis dans tous les États-Unis. Pour lui, écrire des lettres n'était pas seulement un moyen de garder le contact et d'échanger des idées, c'était aussi une occasion de faire ses gammes, si bien que, lorsqu'il ne dormait pas et n'était pas au bar avec des amis, il écrivait. Il était constamment en mouvement – il a roulé au volant d'un nombre incalculable de vieilles voitures déglinguées –, il dormait le jour et travaillait la nuit, empruntait de l'argent (et en prêtait quand il en avait), échappait toujours de justesse à ses créanciers et a laissé dans son sillage une traînée de menues dettes dans tout le pays. Il conservait également des copies carbone de tout ce qu'il écrivait, dans des dossiers impeccablement tenus et soigneusement étiquetés.

Il a rencontré ma mère à New York, puis a passé plusieurs mois à sillonner l'Amérique du Sud pour *The Nation* et *The National Observer*, une publication hebdomadaire de Dow Jones. Lui et ma mère ont vécu à Porto Rico un certain temps (ce qui lui a fourni le matériau pour son premier et unique roman publié, *Rhum express*), ils se sont mariés et ont vécu un moment en Californie, à Big Sur, avant de s'installer dans une bourgade branchée des montagnes Rocheuses, Aspen, que certains de leurs amis venaient de découvrir. Ils y ont passé un an environ, puis sont retournés dans la région de San Francisco en 1963.



Sandy et Hunter, avec sa machine à écrire, sa pipe et sa cravache, sur le tarmac des Bermudes, en 1960.

Je suis né en mars 1964. À cette époque, Hunter et Sandy habitaient dans une cabane non chauffée à Glen Ellen, à une centaine de kilomètres au nord de San Francisco. Mon père voyageait pas mal, publiait des articles dans des journaux et des magazines, et ne gagnait presque rien. Ma mère faisait des travaux de secrétariat, assurant un salaire minimal régulier pour compenser les revenus irréguliers de Hunter. En guise de pitance, il tuait à l'occasion un cerf ou un élan. Ma mère m'a confié que, pendant sa grossesse, elle s'est essentiellement nourrie de viande d'élan (en particulier de foie d'élan), de salade et de lait.



Hunter, Sandy et moi dans le jardin devant la cabane, à Glen Ellen, Californie, en 1964.



Hunter m'apprend à nager, 1964.

Six mois après ma naissance, nous avons quitté Glen Ellen pour nous installer au 318, Parnassus Avenue, à San Francisco, non loin du Golden Gate Park, où Hunter a écrit une bonne partie de *Hell's Angels*, long récit inspiré des mois passés en 1965 avec le gang de motards à la réputation sulfureuse. Au milieu des années 1960, les Angels faisaient l'objet de nombreux articles dans la presse à sensation : on les présentait comme des voyous dingues et diaboliques, prêts à

détruire tout ce qui était bon et juste en Amérique. Hunter était curieux de savoir de quoi il retournait véritablement et a proposé à un magazine d'écrire un article sur le sujet. Il a finalement passé six mois avec la section d'Oakland, non en tant que membre mais comme un journaliste désireux de connaître leur histoire. Même s'il s'est finalement fait casser la figure par le gang pour avoir, selon certains, trahi les conditions financières de leur accord, il avait obtenu le matériau dont il avait besoin. Dans ce livre, il brosse le portrait de types qui ne sont ni des diables ni des révolutionnaires mais, pour la plupart, des truands médiocres et des vagabonds n'ayant que peu d'options dans la vie, n'adhérant à aucune idéologie claire ni à aucun mouvement de plus grande ampleur. Le livre n'était pas une œuvre de fiction, mais il n'était pas non plus purement objectif. C'était l'histoire de Hunter chez les Hells Angels, leur rencontre, son intégration, les virées effectuées ensemble, comment il avait appris à les connaître, de son point de vue à lui.

Hell's Angels a été publié en 1966. Les critiques ont été bonnes et le livre s'est bien vendu. Hunter restera journaliste free-lance et auteur toute sa vie ; en huit ans, de 1966 à 1974, il a écrit les trois livres qui lui ont valu sa réputation de grand écrivain américain : *Hell's Angels*, *Las Vegas parano* et *Dernier tango à Las Vegas*.

Pendant que Hunter voyageait et travaillait, ma mère maintenait l'embarcation à flot grâce à son emploi régulier, qui lui permettait de payer le loyer et d'acheter à manger. De temps en temps, Hunter nous faisait entrer, ma mère et moi, dans son monde. Il avait croisé la route de Ken Kesey, écrivain célèbre et grand amateur de drogues, fameux pour les soirées débridées qu'il organisait chez lui, dans les bois, au sud de San Francisco. Tous deux ont pensé que ce serait une bonne idée d'inviter les Hells Angels à une des fiestas

chez Kesey, et bien entendu ma mère n'a rien vu à y redire et m'y a emmené. Je ne peux plus qu'imaginer la scène : des dizaines de gens, peut-être des centaines, dans des tenues plus ou moins légères, défoncés à l'herbe, en plein trip de LSD ou bourrés à la bière – voire les trois simultanément – errant dans la forêt pendant que des enceintes crachent de la musique à plein volume dans la maison et qu'étincellent des guirlandes lumineuses multicolores tendues entre les arbres.



En culotte de cuir à l'allemande, courant au zoo de San Francisco, vers 1967.

À un moment, durant la soirée, les Hells Angels ont violé une femme, dans une petite cabane, événement qui a longtemps hanté Hunter. Au milieu de cette folie, j'étais là, âgé d'un an et quelques mois, endormi dans un coin de cabane, bombardé de sensations et d'impressions, sans doute relativement en sécurité, mais dans une situation qui ne cadre pas avec ma conception d'une éducation parentale responsable visant avant tout à protéger sa progéniture.



Avec Sandy, en Californie, 1964.

En 1970, Hunter a couvert le Kentucky Derby pour un magazine éphémère intitulé *Scanlan's*, rédigeant le premier article de ce qu'on appellerait le « journalisme gonzo », terme inventé par un de ses collègues écrivains pour décrire une combinaison unique, propre à Hunter, de subjectivité à la première personne, de rapport factuel et d'hyperbole, rédigée en une prose brute et puissante. Le terme « gonzo » a fini par qualifier à la fois l'écriture de Hunter et son mode de vie.

Son livre suivant, *Las Vegas parano*, tiré d'un article initialement écrit pour le magazine *Rolling Stone*, était du gonzo poussé encore plus loin. Pas tout à fait de la fiction, mais pas tout à fait non plus de la littérature non romanesque ; drolatique, mais abordant des thèmes sérieux. Il s'agissait à l'évidence des aventures de mon père et d'un de ses acolytes, sous l'influence de tout un tas de drogues, racontées selon un point de vue pour le moins subjectif. Ce livre lui a définitivement conféré le statut de maître de la satire, consommateur invétéré de grandes quantités de stupéfiants en tous genres.

Deux ans plus tard, il a écrit *Dernier tango à Las Vegas*, récit ô combien partial de son expérience en tant que journaliste durant la campagne présidentielle américaine de 1972. Comme il le précise dans la préface, il n'avait pas l'intention de livrer un compte rendu factuel de cette campagne. Il souhaitait plutôt retranscrire une atmosphère et mettre au jour des vérités essentielles que le journalisme prétendument objectif ne pouvait énoncer ; trahir ses sources ou ses contacts n'était pas un problème car il n'avait pas l'intention de s'établir comme correspondant politique à Washington. Hunter s'est révélé être un observateur extrêmement perspicace de la politique américaine, un homme profondément idéaliste qui écrivait avec passion et courage sur la nature fondamentalement fétide de la politique et des politiciens.

La figure qui s'est enracinée et épanouie durant les quarante années suivantes a été celle du Journaliste déchaîné constamment défoncé, plus truand rebelle qu'iconoclaste, plus bouffon que satiriste. C'est sous ce jour que Bill Murray le représentera dans le film *Where the Buffalo Roam* (1980). En 1998, Terry Gilliam réalisera *Las Vegas parano*, avec Johnny Depp dans le rôle de Hunter : le film embrasse certes davantage les complexités du livre, mais Hunter y est surtout décrit comme un toxicomane fauteur de troubles.

Ce qu'il était. Alcoolique, drogué, menant assurément une vie débridée, il était aussi un écrivain brillant, un joaillier de la langue, ce que son aura de personnage incontrôlable semble avoir relégué au second plan. Lorsque les gens entendent le nom de Hunter S. Thompson, s'ils le connaissent, c'est cette image outrancière qui leur vient en premier à l'esprit. Et c'est dommage. Il a toujours été d'abord un écrivain au sens le plus exigeant et le plus noble du terme : pour lui, écrire était une vocation, pas un simple métier. Tout le reste était secondaire. La drogue, la famille, les maîtresses, les amis, le sexe, l'aventure, tout cela venait après l'écriture. Et moi, je suis arrivé dans son monde en 1964. Il avait alors vingt-sept ans, il était pauvre et vivait dans une cabane non chauffée avec sa jeune épouse.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

© 2017, *Globe*, l'école des loisirs, *Paris*, pour l'édition française
© 2015, *Juan F. Thompson*
Titre de l'édition originale : Stories I Tell Myself
(Alfred A. Knopf, New York)
Crédits photographiques : © Collection Juan F. Thompson

Dépôt légal : mars 2017

ISBN 978-2-211-23213-5

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter

